

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean CLOSUIT

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 18-20

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Chronique

C'était pourtant bien décidé ; j'en avais assez de recevoir des cravates à la figure et de sentir peser sur mes épaules débiles la haine universelle : je ne voulais plus pénétrer dans le domaine privé... Mais maintenant, il me semble quasi impossible de tenir ma promesse ! — Vous qui lûtes ici votre histoire, vous, hélas ! qui la lirez peut-être, ne gardez point rancune à un pauvre chroniqueur sacrifiant, pour faire tout son devoir, jusqu'à l'amitié de ses camarades. Pour faire tout son devoir, il brave même la censure, et il sera plus terrible « aujourd'hui que jamais ».

Heureusement, voici pour commencer une nouvelle qui ne peinera personne ; M. Monney, qui a dit sa première Messe à Bulle, nous est revenu hier. Nous avons assisté nombreux à son ordination ; tous les Petits, massés dans le chœur, priaient pour leur cher surveillant, nouveau ministre du Christ. Et M. Monney, maintenant, nous rend nos prières ; il pense à nous au Sacrifice divin.

Est-ce le changement momentané ...

## Censuré

Oui, parfaitement, et même, on a prétendu que ceux qui ne travaillent pas les jours ouvrables passent des examens le matin de la Saint-Joseph. Je vous vois crier à la profanation, vous voiler la face devant le scandale ; et pourtant, il n'y a pas à tergiverser, ça s'est vu, et pas dans les basses classes, parce que les Petits ne se seraient pas laissé faire. Mais les Grands, c'est si bête ; figurez-vous qu'ils y sont allés ! Mais M. le Professeur, probablement en proie à d'horribles remords, ne se montra pas. Correctes, les deux victimes laissèrent à la porte leurs cartes, écornées selon les règles, et s'en retournèrent, moitié heureux, moitié déçus. — La joie ne tarda guère à prendre le dessus, car il est formellement interdit

d'être triste un jour de Saint-Joseph ! La Messe, d'abord, nous mit de bonne humeur. Sans mentir, nous l'avions travaillée, et la réussite n'était pas une trop grande récompense. Norbert nous réservait, après cette délectation religieuse et musicale, un vrai régal littéraire : tremblant et défait, il s'avança dans l'étude où la foule attendait, fit à Monseigneur une gracieuse révérence, et commença le plus joli compliment que j'aie jamais oui. Comme il sut bien dissimuler l'exégète sous la franche simplicité du style : M. Bédier (de l'Académie française), en collaboration avec saint Paul, n'eût certes pas mieux fait. Monseigneur répondit avec éloquence et bonté : tous, il voudrait nous sentir apôtres enthousiastes. « L'apostolat ne doit pas être seulement le fait d'une élite, mais de toute âme chrétienne ».

Après le dîner, au corridor de l'Abbaye, nous fêtons Monseigneur avec plus de solennité. Fanfare et Chœur mixte sont mis à contribution, et s'exécutent devant des auditeurs point méprisables : M. Sérieyx, professeur à la Schola Cantorum de Paris, est là. Le morceau fini, il critique en quelques phrases brèves, nerveuses. Si je n'étais modeste à tout rompre, je vous dirais le compliment qu'il fit aux barytons... En tout cas, je vous assure que ce n'est pas de la petite bière, nos barytons ! — Et les chœurs de la Création donc ?... N'est-ce pas charmant ce duo du second chœur, où la sympathique voix du ténor accompagne si discrètement le soprano ? Et ce « toujours » qu'on attendait chaque fois avec un peu de crainte, comme il fut bien donné et avec tant de grâce naïve ! Lorsque j'ai voulu le féliciter, Dédé m'a dit : « Tu sais, ça vaut pas la peine ». Dédé a tort ; ça vaut la peine : c'était si gentil, si délicieux...

Quand chacun eut encaissé son petit succès et sa tasse de café noir, les sections, encore en quête de jouissances, s'éparpillèrent sur la grand'route. Jusqu'au soir, Monthey et Bex retentirent de clameurs joyeuses, puis la nuit ramena les brebis au bercail ; et le vent, par les lucarnes, gémit longuement : « Sic transit... »

Pour ménager la transition, trois jours calmes, reposants suivirent, et, lorsque nous fûmes en complète possession de nos facultés, le Département de l'Instruction Publique nous annonça la visite de ses délégués. Heureusement, M. le Président n'eut qu'à laisser tomber de ses lèvres, avec un sourire

paternel, des « Tibi gratulor » réconfortants. Ce fut encore autre chose lorsqu'il entendit Lohengrin en fanfare et les Chœurs de Haydn. « Décidément, s'écria-t-il en un légitime accès d'enthousiasme, vous nous émerveillez ! » Et sa chaude éloquence nous félicita d'aimer la musique, car les artistes sont d'acharnés cultivateurs d'idéaux. Que chacun ait un idéal qu'il s'efforce de poursuivre, et tous nous deviendrons des hommes. Le discours se termina par la journée de congé traditionnelle, pas mal accueillie par la multitude.

## Censuré

— Précurseur des jours heureux, Phébus a enfin percé le froid brouillard ; mais il a trop tôt disparu. « Pâques fleuries » est une ironie, et les clairs hosannas, modulés par les Petits ce matin à la procession des Rameaux, dans l'église qu'assombrit une atmosphère de pluie et d'obscurité, semblent un anachronisme. Par contre, temps de circonstance pour chanter la Passion et vociférer les clameurs des Juifs au prétoire de Pilate. Ils sont toujours impressionnants, ces chants de la Passion, répondant à l'uniforme récit de l'Évangéliste, aux graves paroles de Jésus, et aux aigres propos de la Synagogue. Et puis, c'est à leurs accents que chaque année nous entrons dans la Semaine Sainte, laquelle nous ouvre la riante perspective de dix jours de vacances — bien mérités, croyez-moi.

Jean CLOSUIT, philos.

P.-S. — M. le Rédacteur vient de me communiquer les épreuves de ma chronique. La quantité des passages censurés — les meilleurs, naturellement — m'abassourdit. Je me demande si vous n'allez pas croire que, faute de matière, et pour donner le change, j'emploie le truc vulgaire de remplacer moi-même par des blancs les choses prétendues intéressantes que je n'ai pas à vous dire...